

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Danny Plourde, Hans-Jürgen Greif, Christine Eddie

André Brochu

Number 144, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65688ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brochu, A. (2011). Review of [Danny Plourde, Hans-Jürgen Greif, Christine Eddie]. *Lettres québécoises*, (144), 18–19.



★★★★ 1/2

DANNY PLOURDE

Joseph Morneau. La pinte est en spécial

Montréal, VLB éditeur, 2011, 280 p., 25,95 \$.

La vie à boire

Le roman a deux titres : a) le nom du protagoniste et b) un motif récurrent, la bière, symbole du petit monde où s'enlissent les personnages.

Danny Plourde est, à ma connaissance, le seul écrivain d'ici qui coiffe systématiquement ses écrits de deux titres. Il l'a fait pour ses poèmes, *Vers quelque (sommets nombreux à être seul)*, *Calme aurore (s'unir ailleurs, du napalm plein l'œil)*, etc. Les parenthèses n'introduisent pas un sous-titre mais sont une commodité de présentation.

La vie en double

Pourquoi ainsi doubler le titre ? Parce que le sujet du livre est *nombreux*, irréductible à une seule approche. Nous sommes, en effet, en pleine et opaque existence, et le quotidien submerge les consciences. À cet égard, Danny Plourde est proche de cet autre romancier, lui aussi poète, Jean-Simon DesRochers, qui écrit à propos de son dernier roman : « Je pratique une écriture qui est énormément matérialiste et qui est donc une écriture du corps¹. »



DANNY PLOURDE

Chez Plourde, même hypernaturalisme et même description insolente de la vie physique, notamment amoureuse. Les personnages qui hantent le bar Le Port des Vagues, où le jeune Joseph Morneau est serveur, sont des gars et des filles on ne peut plus allumés, qui se rencontrent volontiers chez les uns et les autres pour faire la fête et assouvir leurs besoins sexuels. L'auteur, sur cette donnée, construit une intrigue bien charpentée et qui débouche sur des écarts de conduite très sérieux. C'est ainsi que Morneau, qui est plutôt brave gars, en vient à tuer un salaud qui a violé la femme qu'il aime ; que ses bons amis, deux fervents indépendantistes, enlèvent un ministre au cours d'un épisode qui laisse loin derrière les récits connus inspirés de l'enlèvement

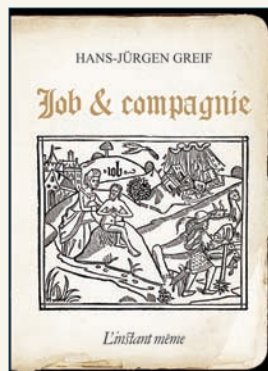
et de la détention de Pierre Laporte, et que Morneau, par un pur hasard, en vient à sauver ledit ministre, non sans avoir abattu ses deux copains. Ces périéties sont bien menées, relèvent d'un art fondé sur la scène narrative (représentation vraisemblable, détaillée) et servent admirablement l'intention de mettre en procès, sans sombrer dans le prêchi-prêcha idéologique, une ambiance socialement et politiquement corrompue ainsi qu'une existence individuelle désertée de ses valeurs.

[...] les bipèdes des deux sexes sont campés de façon très convaincante.

Contre les bienséances

Oui, « la pinte est en spécial », le houblon imbibe les mentalités, les bipèdes des deux sexes sont campés de façon très convaincante à travers leurs gestes et leurs dérisoires aspirations, mais aussi leurs côtés sympathiques. Tout en privilégiant une peinture du réel minutieuse, l'auteur retrouve le sens de l'intrigue propre au roman traditionnel et, en même temps, rejette ce dernier en refusant les bienséances qui l'accompagnent. Des scènes d'une impudeur que, naguère encore, on eût jugée choquante explorent le vécu avec beaucoup d'intensité. Cela semble correspondre à une tendance nouvelle de nos lettres également illustrée, on l'a vu, par un Jean-Simon DesRochers. Il est étonnant et significatif que les deux écrivains soient des romanciers si résolument réalistes et s'imposent par ailleurs comme poètes.

1. Cité par Alice Méthot, « De l'amour et des restes humains », *Voir*, 28 avril 2011.



★★★★

HANS-JÜRGEN GREIF

Job & compagnie

Québec, L'instant même, 2011, 242 p., 24,95 \$.

Job contre Dieu l'ancien

« Pauvre comme Job. » Est-ce un effet de la récente récession mondiale ?

Le plus dépossédé des personnages de la Bible inspire les écrivains actuels.

Deux romanciers sollicitent particulièrement l'attention : Hans-Jürgen Greif, Québécois d'origine allemande, auteur entre autres livres d'un remarquable *Jugement* centré sur une œuvre du peintre renaissant Niklaus Manuel Deutsch ; et Pierre Assouline, romancier et biographe français, chroniqueur bien connu de littérature au journal *Le Monde*. Il n'est pas de notre ressort de commenter son livre *Vies de Job* (Gallimard), paru lui aussi récemment, mais il convient de signaler la proximité de son sujet avec le livre qui nous intéresse.

D'Adam à Job

Les deux romans sont, bien entendu, différemment orientés, mais l'érudition y joue un grand rôle. Greif a choisi de présenter Job en continuité avec quelques grandes figures qui l'ont précédé dans l'Histoire : Adam, Noé, Abraham, Moïse et quelques autres. Ils ont tous été mis à l'épreuve par le Seigneur, mais ils se sont pliés à sa volonté et en ont été récompensés. Job, d'abord comblé de toutes les faveurs, s'est vu soudain dépossédé de ses



HANS-JÜRGEN GREIF

biens et renié par ses proches (la « compagnie »), réduit à l'état de mendiant et de lépreux, et contrairement à ses illustres prédécesseurs, il s'est plaint de son sort immérité. Si Dieu se plaît tant à l'accabler, ce n'est pas pour le punir de quelque faute mais pour vérifier, dans sa controverse avec le Malin, que le juste lui est fidèle quoi qu'il advienne. Ce dernier est donc un dérisoire enjeu dans une partie qui se joue entre les instances supérieures du Bien et du Mal.

Réduit à la misère extrême et sur le point de mourir des souffrances atroces qui lui sont infligées, Job se révolte et, au Dieu qui l'accable, oppose un autre Maître, non plus

enivré de pouvoir et capable de toutes les cruautés, mais un père aimant à l'égard de ses créatures. C'est ce Dieu « moderne » qui lui rendra la santé et l'aisance matérielle, alors que le Dieu ancien, qui a soumis à d'horribles épreuves autant les hommes d'autrefois (on pense à Abraham sommé d'offrir son fils Isaac en sacrifice) que, récemment, les fils d'Israël (l'Holocauste), est dénoncé et rejeté par un Job visionnaire devenu le centre de l'Histoire.

Dieu cruel ou Dieu bon

On voit que, par cette fable considérable et rigoureusement menée qui embrasse toute l'Histoire en insistant sur l'histoire du peuple juif et qui focalise celle-ci sur la figure exemplaire de Job, la question des rapports entre l'homme et son Créateur, mais surtout celle du pouvoir, de la souffrance et de la condition des hommes, forment la matière d'une réflexion intéressante, sinon tout à fait satisfaisante. Car on reste perplexe devant cette invention par Job d'un Dieu d'amour, tout intérieur, qui vient supplanter l'Être sadique qu'il honorait jusque-là et devant qui il continue de justifier son indignation.

Le livre de Hans-Jürgen Greif permet au lecteur d'aujourd'hui de reprendre contact avec la Bible d'une façon dynamique et accordée aux problèmes de notre temps.



☆☆☆ 1/2

CHRISTINE EDDIE

Parapluies

Québec, Alto, 2011, 198 p., 20,95 \$.

La mort entre les lignes

On découvre bien tard la cause de l'absence de Matteo. Trente-quatre jours de pluie auront

eu raison de l'attente d'une épouse raisonnable.

Est-il utile de mentionner que l'auteure, Christine Eddie, est née en France, a vécu en Acadie puis au Québec? L'esprit qui plane sur son écriture, d'une limpidité et d'une finesse soutenues, d'un humour

remarquable, relève d'une formation littéraire qui doit beaucoup à l'Europe. Cela dit, malgré ses qualités, son dernier livre n'est pas sans défauts.

La toile narrative

Parmi les aspects dignes d'éloges, il faut signaler une composition habile et complexe. Cinq chapitres, non numérotés, comportent tantôt un narrateur (en fait, une narratrice) à la première personne, Béatrice, tantôt un narrateur impersonnel. Béatrice, dans le premier chapitre, fait état de la disparition de son mari, Matteo, et de son propre attachement pour une jeune Somalienne, Aisha, dont la télévision a raconté l'horrible lapidation. Elle soupçonne une étudiante, Daphnée Sanschagrin, d'avoir séduit Matteo qui est son professeur à l'université.

Les chapitres suivants nous apprennent que les soupçons sont mal fondés, que Matteo s'est épris plutôt de Catherine Rancourt, mère célibataire d'une jeune mulâtresse en qui Béatrice va justement reconnaître la copie conforme de cette Aisha dont la pensée l'obsède. On voit ici avec quel talent l'auteure relie les fils de sa toile narrative. Béatrice ne saura jamais que son mari a été assassiné (le lecteur ignore pourquoi) et que son corps a été sommairement enseveli par ses assaillants, ce qui le rend inaccessible. La toile n'est donc pas achevée; elle reste ouverte sur un trou qui en fait, sans doute, la modernité. Au lecteur de combler les lacunes.

Questions sans réponse

Il aura de la difficulté, toutefois, à répondre à certaines questions. Pourquoi, par exemple, Rosario, le père de Matteo (alors que ce dernier est encore un enfant et vit en Italie), meurt-il dans un attentat? Cette fin tragique annonce, d'une certaine façon, celle du fils à Montréal, mais, en l'absence de données sur le contexte politique ou social, de telles morts ont un caractère excessif qui voisine l'arbitraire.

Là où l'arbitraire se manifeste encore davantage, c'est quand le fleuve Saint-Laurent, après trente-quatre jours de pluie, déborde et envahit la ville au point de former une véritable mer, voire un océan! J'ai parlé naguère d'un roman qui se terminait par le déluge dans les Cantons-de-l'Est¹. L'imaginaire québécois verse de plus en plus dans le biblisme.

Autre insuffisance à signaler: un certain refus de la profondeur ou de la substance, de sorte qu'on est très mal fixé sur les sentiments de Béatrice à la suite de la disparition de son mari: jalousie? tolérance?

Heureusement, cela n'enlève rien au plaisir de lecture qu'on éprouve et qui est attribuable non seulement à la composition habile, mais aussi à des jolies d'écriture — par exemple, cette métonymie du contenant pour le contenu (en l'occurrence, un policier): « Mais l'uniforme s'est contenté de me demander... » (p. 47) Il y en a des quantités.

1. William S. Messier, *Épique*, Montréal, Marchand de feuilles, 2010.



CHRISTINE EDDIE